NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

94 N° 4 1972

Réflexion sur la théologie en notre temps (à suivre)

Paul HITZ (c.ss.r.)

p. 365 - 383

https://www.nrt.be/it/articoli/reflexion-sur-la-theologie-en-notre-temps-a-suivre-1271

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Réflexions sur la théologie en notre temps

I. — Le ressourcement de la théologie

La crise que traverse la pensée théologique peut être salutaire si elle nous fait rechercher et revaloriser la théologie dans son originalité et dans ses tâches particulières. Les longues discussions d'autrefois sur « la théologie comme science » peuvent être aujourd'hui considérées comme dépassées. C'est le caractère propre de « la théologie comme science du salut » [1] qu'il s'agit maintenant de dégager. A cet effet on gagne beaucoup à interroger les grands théologiens que sont — chacun à sa manière — des apôtres comme Paul et Jean, et des maîtres comme Irénée, Augustin, Grégoire de Nysse, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Jean de la Croix, Newman, Scheeben, K. Barth, H. U. von Balthasar, H. de Lubac, Y. M. Congar, K. Rahner, J. Ratzinger, etc. ; et aussi les saints qui jalonnent la tradition théologique (mais qui sont beaucoup trop négligés dans la théologie moderne). « Ce sont ceux qui aiment qui savent le plus long sur Dieu, c'est eux que le théologien doit écouter » [2].

Dans ce contexte si vaste et si varié, je suggère les *lignes de réflexion* suivantes :

1. *Notre théologie, c'est Jésus-Christ.*

Au sens fort du terme, c'est Jésus-Christ lui-même, dans toute sa personne, dans sa manifestation historique et pascale, qui est la

---

1. Il n'est pas nécessaire de multiplier ici les références. Rappelons quelques ouvrages d'ensemble qui, aujourd'hui, font autorité en la matière : Y. M. Congar, *La foi et la théologie,* Tournai, Desclée et Cie, 1962 ; M. J. Le Guillou, *Le Christ et l'Eglise. Théologie du mystère,* Paris, Centurion, 1963 ; W. Kasper, *Renouveau de la méthode théologique,* trad. de l'allemand, Paris, Cerf, 1968 ; R. Latourelle, *Théologie science du salut,* Bruges-Paris, Desclée De Brouwer [= DDB], 1968 ; K. Barth, *Einführung in die evangelische Theologie,* Zurich, EVZ-Verlag, 1963 ; H. U. von Balthasar, *Der Ort der Theologie,* dans *Verbum Caro. Skizzen zur Theologie,* I, Einsiedeln, Johannes-Verlag, 1960, p. 159-171 ; *Herrlichkeit. Eine theologische Aesthetik, ibid.,* 1961 s. ; trad. : *La Gloire et la Croix,* 2 vol., Paris, Aubier-Montaigne, 1965 s.

2. H. U. von Balthasar, *L'Amour seul est digne de foi,* Aubier-Montaigne, 1966, p. 11 ; cf. *Théologie et sainteté,* dans *Dieu vivant* 12 (1948) p. 17-31 ; *Auf Wegen christlicher Einigung,* Munich, Kösel ; trad. : *Retour au centre* DDB, 1971. Voir aussi Chr. Morati, *Dogmatique et Vie spirituelle,* dans *RAM* 45 (1969) p. 3-25 ; Ch. A. Bernard, *Vie spirituelle et connaissance théologique,* dans *Gregorianum* 51 (1970) p. 225-243 ; J. P. Torrell, *Théologie et sainteté,* dans *R. Thom.* 71 (1971) p. 205-221.

source et la norme d'une théologie chrétienne véritable. En Jésus-Christ le Cœur de Dieu s'est ouvert au monde. En Jésus-Christ la Parole de Dieu se fait parole humaine, accessible aux hommes ; et en lui seul une parole humaine à Dieu et sur Dieu devient possible et réelle. « Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique (fait homme), qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (*Jn 1,* 18 ; cf. *Mt 11,* 25-27). Lui, ce Fils de Dieu fait chair, crucifié et ressuscité pour les hommes, est « le Verbe, l'Image, l'Expression de Dieu » pour nous ; et il l'est par toute son existence historique et par toute sa seigneurie pascale, dans l'Esprit Saint. C'est seulement à partir de cette Parole de Dieu faite homme en Jésus-Christ que les témoins oculaires ont rendu leur témoignage verbal, puis écrit dans le Nouveau Testament (cf. *1 Jn 1,* 1-4). C'est seulement à partir du Christ crucifié et ressuscité que toute l'Ecriture de l'Ancien Testament devient « intelligible et actuelle » pour des chrétiens (cf. *Lc 24,* 25-27. 32. 44-48 ; avec *2 Co 3,* 14-16 ; *He 1,* 1-2). C'est pourquoi toute étude de la Bible et de la théologie, si elle veut être réaliste et fructueuse, doit partir de la figure de révélation du Christ et toujours y ramener.

C'est pourquoi aussi la réflexion christologique est de droit première en théologie, et toutes les autres études et questions théologiques, si elles se veulent chrétiennes et sérieuses, doivent toujours être éclairées par ce mystère du Christ « qui est à la fois le Médiateur et la plénitude de toute la Révélation » (*Dei Verbum,* 2). Vatican II nous le rappelle opportunément dans *Dei Verbum,* 2 et 4 et les « paragraphes christologiques » de *Gaudium et spes,* 10, 2 ; 22 ; 32 ; 38 ; 39 ; 45 ; etc. [3].

2. *Une définition réelle de la théologie.*

Pareille définition peut donc être proposée à partir de cette Parole de Dieu faite parole humaine en Jésus-Christ. Malgré des hésitations et des divergences entre théologiens (lesquelles semblent d'ailleurs souvent exagérées), on peut définir « la théologie » :

— soit comme une réflexion organisée sur la Parole de Dieu manifestée en Jésus-Christ pour le salut du monde ; et, en ce sens général, comme « la science de la Parole de Dieu en Jésus-Christ » ;

3. Ce caractère absolument « Christo-fontal » et « Christo-centrique » de toute théologie véritable est aujourd'hui hors de doute. Pour une démonstration plus détaillée, voir entre autres R. LATOURELLE, *Théologie science du salut* (cité n. 1), surtout p. 23-38 ; *Théologie de la Révélation,* 2e éd., DDB, p. 417-434 ; les articles *La Révélation et sa transmission selon la Constitution Dei Verbum* et *Le Christ Signe de la Révélation selon la Constitution Dei Verbum,* dans *Gregorianum* 47 (1966) p. 5-40 et 685-709. — L'analyse jusqu'ici la plus profonde en même temps que la plus concrète et universelle de cette « révélation christologique » nous est fournie par l'œuvre monumentale *Herrlichkeit* (citée n. 1).

— soit, à partir de ceux qui la pratiquent, comme une réflexion organisée des chrétiens sur leur foi en Jésus-Christ et leur expérience chrétienne dans un temps et une culture déterminés.

Selon K. Rahner et H. Vorgrimler « la théologie est essentiellement l'effort d'écoute explicite de l'homme croyant à l'égard de la Révélation de Dieu dans l'histoire par la Parole, qui est la Révélation proprement dite, le travail scientifiquement conduit pour la pénétrer comme connaissance et le développement par réflexion des connaissances ainsi acquises. La théologie suppose donc la Révélation ; elle ne la produit pas » [4]. C'est dire par ce fait même qu'il existe

3. *Une structure interne de la théologie*

Certes, comme la foi et l'expérience chrétiennes, la théologie se fait dans un temps et une culture déterminés et donc dans la vie du monde actuel, en référence aux sciences, aux arts, à la littérature, aux religions, aux soucis spirituels, sociaux et politiques qui animent le monde d'aujourd'hui. De là une multiplicité et diversité de questions, de réflexions et de perspectives qui impliquent *un pluralisme théologique* nécessaire et justifié. De là aussi ce qu'on appelle des « théologies particulières », c'est-à-dire organisées en fonction de telle problématique, de telle philosophie ou perspective déterminée. Comme d'ailleurs on trouve déjà dans le N.T. une « théologie particulière » dans les épîtres de Paul ou dans les écrits de Jean.

Mais quand il s'agit de *la théologie comme telle* (ou encore d'un enseignement organique de la théologie), le contenu et la structure de cette théologie découlent de la révélation du Christ elle-même, dans ses dimensions, dans son organisation foncière, dans ses articulations essentielles. En d'autres termes : les « proportions » de la révélation de Dieu en Jésus-Christ doivent être aussi celles de la théologie (et de la catéchèse). Ce qui est essentiel et central dans la Parole de Dieu en Jésus-Christ doit l'être aussi en théologie (et en catéchèse). Ce qui est marginal et mentionné secondairement dans la Révélation divine elle-même, doit rester marginal et secondaire aussi en théologie (et en catéchèse). A ce sujet une révision sérieuse s'impose sans doute en plusieurs de nos manuels et traités de théologie (et de catéchèse) [5].

---

4. C'est la description que proposent K. Rahner et H. Vorgrimler dans le *Petit Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, Seuil, 1970, p. 465. Cf. la vue d'ensemble, dense et riche, de K. RAHNER, *Theologie - Theologiegeschichte - Theologische Erkenntnis- und Methodenlehre*, dans *Sacramentum Mundi*, IV, Fribourg-en-Br., Herder, 1969, col. 860-892, avec la bibliographie.

5. Dans les plus récents manuels de théologie, un recentrement vigoureux commence heureusement à se dessiner. Voir notamment, après sa grande œuvre d'avant le Concile, le nouvel essai de M. SCHMAUS, *Handbuch Katholischer Dogmatik*, 2 vol., Munich, M. Hueber, 1970.

Il y a certes des *problématiques actuelles et nouvelles* que l'Ecriture sainte et la théologie traditionnelle ne connaissent pas. Jésus est le Seigneur de l'histoire et se révèle aussi aux fidèles d'aujourd'hui dans leurs problèmes et situations d'aujourd'hui. Aussi bien l'Eglise et les chrétiens ont « le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps » (*GS* 4, 1 ; 11, 1). C'est pourquoi la théologie d'aujourd'hui peut et doit tracer des cercles et susciter des questions plus larges que sa base scripturaire. Mais si elle veut rester théologie chrétienne, elle développe et éclaire tous ces cercles et toutes ces questions à partir et à la lumière de ce « Cercle » central qui est aussi le plus fontal et le plus universel : « le Christ, Jésus le Seigneur... en qui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, et en qui nous nous trouvons associés à sa plénitude » (d'après *Col 2,* 6-9). C'est en effet le Christ lui-même, en tant que ce Fils de Dieu fait homme-crucifié et glorifié, qui est ce « Premier-Né avant toute créature, qui est avant toutes choses et en qui tout subsiste » (*Col 1,* 15-17); « qui est le Principe, Premier-Né d'entre les morts, en qui et par qui tous les êtres, aussi bien célestes que terrestres, sont récapitulés » (*Col 1,* 18 et *Ep 1,* 10). Il est et reste donc la source et la mesure de tout ce qui n'est pas lui : de tout être et de tout événement créé, en particulier de tout homme et de tout l'humain. C'est pourquoi « les signes des temps » doivent être interprétés à « la lumière de l'Evangile », selon *GS 4,* 1 ; ou, comme dit Jésus lui-même, selon « le signe de Jonas » qui est le signe du Fils de l'homme crucifié et ressuscité (*Mt 12,* 39-40 ; *Lc 11,* 29-30).

Il en est de même *des recherches spécialisées.* Elles sont indispensables en théologie, vu l'ampleur de l'objet de la théologie et la limitation de nos connaissances. Chacun ne peut pas tout faire. De là le déploiement actuel, historiquement conditionné, de l'unique théologie en diverses disciplines et en secteurs de recherches très spécialisées [6]. Mais, en théologie (qu'elle soit biblique, historique ou systématique), ces limitations et spécialisations de nos recherches et connaissances ne correspondent pas (comme dans les autres sciences) à une limitation de l'objet ou à un émiettement toujours plus grand (qui est le défaut et le signe d'une théologie décadente). Elles doivent au contraire, par des approches multiples et diverses, introduire à une plus profonde « intelligence de ce mystère de Dieu : le Christ, en qui se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (*Col 2,* 2-3 ; cf. *Ep 3,* 4-21). Il n'est sans doute pas possible aujourd'hui à un seul et même théologien d'écrire un traité complet de théologie. Mais chacun et tous ceux qui enseignent ou étudient la théologie doivent avoir dans leur esprit et leur cœur la structure interne de la théologie, une vue d'ensemble du mystère du Christ pour nous, dans laquelle s'inscrivent et s'éclairent leurs études et recherches particulières. C'est pourquoi toute étude spécialisée et recherche particulière dans l'Ecriture Sainte, la tradition historique ou la théologie systématique, si elle se veut vraiment théologique, doit partir de la figure de révélation du Christ et toujours y ramener. C'est seulement dans le mystère du Christ lui-même que nous pouvons saisir l'inspiration biblique et la foi de l'Eglise dans sa plénitude, et non pas seulement dans la psychologie des auteurs et l'histoire des textes (cf. *He 1,* 1-4). « Et nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme en un miroir (miroir souvent brisé et toujours imparfait) la gloire du Seigneur, nous sommes

6. Pour voir l'ampleur d'une telle entreprise, consulter *Mysterium Salutis. Grundriss einer heilsgeschichtlichen Dogmatik,* 5 vol., éd. J. Feiner et M. Löhrer, Einsiedeln, Benziger, 1965 s. ; trad. en cours à Paris, Cerf, 1969 s. ; ou encore *Lexikon für Theologie und Kirche,* nouv. éd. par J. Höfer et K. Rahner, 10 vol., Herder, 1957-1967.

transformés en cette même image, allant de gloire en gloire, comme de par le Seigneur, qui est esprit » (*2 Co 3*, 18). — Il en résulte

4. *Un élan illimité de la théologie*

Du fait que la théologie catholique est « dogmatique », c'est-à-dire se réfère aux symboles de foi et aux dogmes que propose l'Eglise, beaucoup y voient des limites et des entraves à la recherche. En de vastes milieux chrétiens on affiche un relativisme doctrinal prononcé, voire un ressentiment contre toute proposition ecclésiale d'une « vérité révélée ». Cette attitude s'explique sans doute par la réaction contre un certain « dogmatisme extrinséciste », pratiqué dans les derniers siècles ; ou encore par le subjectivisme idéaliste de l'homme moderne, qui se considère comme le critère du réel : « L'homme fait sa vérité, confère le sens aux événements, etc. ». Mais cette attitude manifeste aussi une ignorance néfaste du sens réel des symboles de foi et des dogmes de l'Eglise. Quelques remarques seulement :

a) Certes, *la foi au Christ est toujours et essentiellement adhésion personnelle à la personne, au mystère du Christ* qui se révèle à nous : « Je crois en Toi ». Mais, par honnêteté intellectuelle élémentaire et surtout par une loi profonde de l'amour, je cherche à savoir envers qui et à quoi je m'engage, ce que ce Christ Jésus signifie pour moi et pour l'histoire et pour le monde ; je cherche à connaître toujours mieux Celui que j'aime, les dons et les gestes de son amour, cette gloire de l'Amour de Dieu qui devient manifeste en Jésus-Christ pour le salut du monde. Le sens des symboles de foi et des dogmes est de nous rappeler, selon différents aspects, « la vérité qui est en Jésus » (*Ep 4*, 21).

b) *Jésus-Christ est déjà venu.* « Et avec son Fils Dieu nous a tout donné » (*Rm 8*, 32). Pour la foi chrétienne et donc pour la théologie (et la catéchèse) « la grande révolution » est et reste cette révélation du Christ qui est l'Amour et la Parole de Dieu au monde (cf. *He 1* et *Jn 1*). Tel est le sens de l'ancienne formule que « la révélation de Dieu est achevée avec le Christ, dans le témoignage apostolique » et « aucune nouvelle révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de Notre Seigneur Jésus-Christ » (*DV 4* ; cf. 2). Il ne s'agit donc pas là d'un « certain nombre de vérités révélées qui ne serait pas augmenté » (comme l'affirment certains manuels de théologie). Mais il s'agit de cette communion personnelle et définitive de Dieu avec l'humanité que Jésus réalise dans son Incarnation pascale et sa Plénitude eschatologique, et qui est signifiée dans le témoignage apostolique du Nouveau Testament. Pour la foi chrétienne et la théologie (et la catéchèse), cette révélation du Christ représente donc ***un absolu de vérité,*** que nous ne

pouvons jamais dépasser, mais que nous pouvons et devons toujours approfondir et intérioriser davantage : « Père..., je leur ai révélé Ton Nom et le leur révélerai, pour que l'Amour dont Tu m'as aimé soit en eux et moi en eux » (*Jn 17*, 25-26).

C'est dire que des symboles de foi et des formules dogmatiques sont toujours nécessaires à l'Eglise, à la théologie (et à la catéchèse) ; mais aussi qu'elles sont et seront toujours relatives : relatives à telle mentalité ou langage déterminé, et surtout relatives à tels aspects des mystères du Christ et de Dieu et des hommes qu'elles essaient d'exprimer, mais qui sont et restent toujours plus grands et profonds que tout ce que nous pouvons en dire. Ces formules dogmatiques impliquent donc un absolu de négation dans le rejet d'une erreur ou d'une limite (que des hommes veulent imposer à la Parole de Dieu), mais surtout un absolu d'affirmation qui est une ouverture sur l'avenir du Christ, sur l'infini de Dieu : elles sont susceptibles d'un progrès indéfini, d'une recherche et découverte toujours plus grandes.

La foi « dogmatique » de l'Eglise brise toujours à nouveau les limites et les entraves dans lesquelles les hommes sont tentés d'enfermer les mystères du Christ et de Dieu et leur propre mystère, qui toujours les dépassent.

A ce sujet s'impose *une question sérieuse* : ce sens des dogmes et des symboles de foi, cette ouverture infinie de la révélation du Christ et de chacun de ses mystères, se trouvent-ils vraiment valorisés dans nos traités de théologie (et dans nos exposés de catéchèse) ?

c) Mais il y a plus. Pour l'Eglise et pour l'humanité en marche, et donc pour notre foi et notre théologie (et catéchèse), *le Christ est encore toujours-à-venir*. En considérant Jésus crucifié et ressuscité, l'Eglise regarde et marche vers le Nouvel Adam, vers ce Christ qui vient dans sa gloire et dans cet avenir eschatologique qu'il a inauguré dans sa Pâque, qui réalisera enfin « son Avènement, qui sera la fin quand il remettra le Royaume à Dieu le Père... afin que Dieu soit tout en tous » (d'après *1 Co 15*, 24-28). Cet avenir du Christ et de Dieu est essentiel à « notre foi en Dieu qui est aussi notre espérance » (cf. *1 P 1*, 21) ; et donc à notre théologie, à notre réflexion sur les mystères du Christ et de Dieu et de l'homme. C'est dire que toute « vérité révélée » dans le Christ est toujours aussi une vérité-réalité eschatologique, parousiaque, une vérité-réalité « qui est devant nous ».

Ce qui nous est offert ici et rendu possible dans le Christ qui vient, dépasse en audace et en merveille tout ce que nos imaginations d'hommes peuvent s'évertuer à construire et à concevoir : Dieu Lui-même, en Jésus-Christ, Se donne comme l'avenir absolu, l'avenir véritable et toujours nouveau, à l'humanité entière et à chacun de nous. Les définitions dogmatiques de l'Eglise, le témoignage apostolique dans l'Ecriture, et la théologie qui les étudie sont donc beaucoup moins « une fin », une possession acquise, qu'un commencement, qu'un avenir encore à atteindre, qu'*une marche vers cette venue du Christ et de Dieu pour nous*. C'est seulement quand le Christ se manifestera dans sa gloire que sera dévoilé en même temps ce que nous sommes, ce qu'est l'Eglise, ce qu'est l'histoire, ce qu'est le monde. Qui peut dire aujourd'hui ce qu'est

vraiment l'Eucharistie, ce qu'est la Croix, ce qu'est la Résurrection, ce qu'est la grâce de Dieu pour nous ? C'est l'« eschaton », le don d'amour de Dieu toujours à-venir, toujours à-recevoir, découlant de l'Amour trinitaire de Dieu dans le Christ, qui nous dépasse toujours et d'autant plus que nous pourrons davantage y participer : « Christus et Deus semper major » ! *Ici, notre théologie (et catéchèse) a une tâche immense à accomplir:* marquer et valoriser cette « dimension eschatologique », ces aspects d'avenir et d'ouverture si réels et si illimités dans tous les mystères (ou « traités ») que nous avons à étudier et à proposer [7].

C'est l'élan illimité de la foi, et donc de la théologie (si elle se veut vraie), dans la contemplation et l'adoration des « richesses insondables du Christ et de Dieu » pour nous, selon la prière de Paul (*Ep 3,* 14-21), qui résume tout le programme et le sens de la théologie (et de la catéchèse). Celui qui veut bien s'y essayer sincèrement dans la foi marchera « de commencements en commencements, par des commencements qui n'ont pas de fin » [8]. « Il s'abreuve à la source d'une connaissance et d'un amour dont il comprend de mieux en mieux qu'ils le dépassent éternellement » (H. de Lubac) [9].

---

7. La « Vérité chrétienne » (la Parole de Dieu manifestée au monde) qui est dans le Christ n'est jamais « derrière nous » mais est toujours eschatologique, parousiaque : c'est le mystère du Christ qui vient (avec « tout ce que Dieu nous donne en lui »), qui se rend présent, que l'homme peut accueillir et réaliser dans un avenir toujours plus grand et plus libre... — On a beaucoup discuté en ces derniers temps sur cet aspect eschatologique de la révélation du Christ et du mystère de l'Eglise. Je rappelle entre autres J. MOLTMANN, *Theologie der Hoffnung,* 4e éd., Munich, 1965 ; trad. *La Théologie de l'espérance,* Cerf-Mame, 1970 ; G. SAUTER, *Zukunft und Verheissung. Das Problem der Zukunft in der gegenwärtigen philosophischen und theologischen Diskussion,* Zurich-Stuttgart, 1965 ; J. PIEPER, *Hoffnung und Geschichte,* Munich, 1967 ; le volume collectif éd. par W. MARSCH, *Diskussion über die « Theologie der Hoffnung » von J. Moltmann,* Munich, Kaiser, 1967 ; K. RAHNER, *Eschatologie,* dans *Sacramentum Mundi,* I, 1968, col. 1183-1192 ; *Parusia, ibid.,* III, 1969, col. 1029-1039. — D'une manière particulière, il faut voir P. SCHÜTZ, *Parusie. Hoffnung und Prophetie,* Heidelberg, 1960 ; J. TIMMERMAN, *Nachapostolisches Parusiedenken,* Munich, 1968. — D'un point de vue proprement théologique on relira surtout H. U. VON BALTHASAR, *Eschatologie,* dans *Verbum Caro* (cité n. 1), p. 276-300 ; *Das Ganz im Fragment,* Ensiedeln, Benziger, 1963 ; trad. *De l'intégration. Aspects d'une théologie de l'histoire,* DDB, 1970.

8. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Sur le Cantique,* Hom. 8 ; *PG* 44, col. 941.

9. H. DE LUBAC, *La Foi chrétienne. Essai sur la structure du Symbole des Apôtres,* Aubier-Montaigne, 1969, p. 308. — A ce sujet il faut revaloriser la grande tradition de la « théologie apophatique (ou négative)», tellement négligée dans la théologie scolaire des derniers siècles, qui visait surtout à des concepts clairs et à des notions abstraites, ou encore insistait sur l'obscurité de la foi terrestre. Selon ses grands représentants, anciens et modernes, mystiques et théologiens, *la théologie « apophatique (ou négative)»* s'avère souverainement « positive », lumière toujours plus grande et plus neuve que tout ce que le croyant peut jamais en percevoir et en recevoir. Le IVe Concile du Latran l'exprime en termes devenus célèbres : « In tanta similitudine maior dissimilitudo » (Dz-S, 804-806). En d'autres mots, selon H. U. VON BALTHASAR : « Une théologie négative relevant de la théologie révélée, dans laquelle Dieu « apparaît » jusqu'à l'extrême et, pour cette raison, s'avance aussi réellement au premier plan dans son inconcevabilité d'autant plus grande ... L'incompréhen-

5. *Au service des hommes et du monde*

Si la foi chrétienne et la théologie qui en découle sont centrées sur ce Dieu qui aime les hommes en Jésus-Christ, c'est donc qu'elles sont aussi centrées sur ces hommes et ce monde que « Dieu a tant aimé qu'il a livré son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (*Jn 3,* 16. Voir de même *GS,* 45, 1 ; *NAe,* 4, 7).

Cet apport propre de la théologie à l'anthropologie n'entre nullement en conflit avec les sciences humaines ; il n'en constitue même pas un complément ou un « ajout » ; il est d'un autre ordre : mais c'est l'ordre le plus fondamental et le plus indispensable à l'homme qui soit.

La théologie (si elle est consciente de son rôle) pense et regarde *l'homme dans le mystère du Christ,* c'est-à-dire tel que Dieu voit et aime les hommes, les sauve et les glorifie, dans et avec son Fils fait homme en Jésus-Christ. Ainsi l'homme (avec tout son monde) apparaît comme le partenaire de cette histoire d'amour et de salut que Dieu réalise avec les hommes, dans et par toute notre existence humaine. L'homme est celui qui est aimé et élu par Dieu dans le Christ ; celui qui est créé et existe pour et dans le Christ ; celui qui bénéficie de l'amitié divine dans la grâce ou la récuse dans le péché ; celui qui est rejoint par le Fils de Dieu fait homme jusque dans la mort de dérélication des hommes-pécheurs, et associé à sa propre vie de résurrection éternelle ; celui qui est déjà transformé par l'Esprit Saint dans ses relations avec Dieu et avec les hommes, en attendant qu'il participe, avec l'humanité entière, à la récapitulation universelle et « la création nouvelle » dans l'Amour trinitaire de Dieu... (Voir le résumé dans *Ep 1* ; *Col 1* ; *He 1* ; *Jn 1*).

---

sibilité subjuguante et renversante de ce fait que Dieu nous a tant aimés qu'il a donné pour nous son Fils unique, et que le Dieu de la plénitude s'est anéanti, non seulement dans une création mais dans les modalités d'une existence déterminée par le péché, vouée à la mort, éloignée de Dieu... Il faut bien observer que ce caractère du Dieu qui, en se révélant, se manifeste incompréhensible, *fait partie de l'évidence objective de la figure de révélation ;* c'est pourquoi il n'est pas conditionné d'abord par l'obscurité de la foi terrestre. Elle ne pourra pas perdre ce caractère dans la vision face à face ; au contraire, c'est alors justement que l'incompréhensibilité d'autant plus grande de Dieu en toute saisie de Dieu parviendra nécessairement à son maximum. Il serait ridicule, et violemment contraire à toute expérience religieuse de Dieu, d'interpréter la « visio facialis » comme une « comprehensio (katalepsis)» au sens d'une science ou même d'une philosophie humaine ; l'axiome *si comprehendis non est Deus* vaut aussi bien au ciel que sur la terre, seulement en changeant la 'spes' en 'res' » : *La Gloire et la Croix* (cité n. 1), I, p. 389-390. Ailleurs le même théologien observe : « A celui qui aime, cette vérité est immédiatement évidente ; le visage et la voix de l'aimé sont pour lui à chaque instant aussi neufs que s'il ne les avait jamais vus encore... C'est en lui-même, avec une objectivité suprême, que l'être de Dieu, qui se manifeste à nous dans sa Parole, est la merveille à laquelle, même pendant une éternité, aucun séraphin et aucun saint ne pourra s'habituer... » : *La Prière contemplative,* DDB, 1959, p. 22. Ce mystère est largement développé dans un opuscule du même auteur : *La foi du Christ,* Aubier-Montaigne, 1968.

Toutes ces affirmations anthropologiques de la foi et de la théologie chrétienne concernent toujours l'Alliance de Dieu avec les hommes (selon le mystère central de l'A. et du N.T.), c'est-à-dire le mystère des relations personnelles que Dieu établit avec les hommes et des hommes à Dieu et entre eux, ces relations personnelles profondes qui (en attendant) demeurent inaccessibles à l'expérience humaine actuelle (et donc aux sciences de l'homme), mais qui sont reconnues et vécues dans « la foi en ce Fils de Dieu fait homme qui nous a aimés et s'est livré pour nous ». Elles sont donc essentielles à une théologie qui se veut fidèle à la Parole de Dieu en Jésus-Christ. Nos traités de théologie, qui analysent et étudient tel ou tel aspect particulier de la révélation chrétienne, restent donc incomplets et insuffisants, s'ils ne dégagent pas aussi cette dimension salvifique et pastorale qui est inhérente à cette Parole de Dieu qui « s'est faite homme pour nous et pour notre salut » [10].

C'est dire que la théologie doit (comme la catéchèse, mais d'une autre manière) parler la langue d'aujourd'hui et s'adresser à l'homme contemporain ; mais aussi qu'elle devient, par la puissance toujours actuelle de la Parole de Dieu qu'elle étudie, « une force divine pour le salut de tous ceux qui croient » (*Rm 1,* 16).

Ce service propre que la théologie rend aux hommes et au monde n'est guère apprécié par nos contemporains. On cherche « autre chose, une théologie nouvelle ». Avec l'apport des méthodes actives et des sciences humaines on cherche « une théologie (et une catéchèse) vraiment concrète, immédiatement efficace, voire sociale et politique, qui réponde aux besoins actuels et pratiques de notre société, etc. ». Ou encore, selon des requêtes fréquentes, « on veut un Christ emballant pour les jeunes et entraînant pour le monde d'aujourd'hui ». Il y a là, certes, des aspirations et des questions réelles et importantes. J'y reviendrai plus loin. Mais, dans l'ensemble, il y a là aussi *une grande illusion* : on demande à la théologie (et à la catéchèse) ce qu'elles ne sont pas appelées à réaliser : en imposer au monde et intéresser les hommes, comme les réalisations et les sciences humaines peuvent le faire. Même avec tout l'apport des méthodes actives et des sciences humaines la théologie (et la catéchèse, à sa manière) n'auront jamais l'impact humain immédiat et sensible (voire sensationnel) des réalités empiriques et terrestres. « L'essentiel est invisible pour les yeux. On ne voit bien qu'avec le cœur. »

Ce que les théologiens (et aussi les catéchètes) ont à communiquer aux hommes et au monde, c'est, en définitive, « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur des hommes, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui L'aiment » (*1 Co 2,* 9). Dans un monde qui vise à l'efficacité immédiate et

10. Ailleurs j'ai insisté sur cette dimension sotériologique et engagée de la théologie : *Théologie et catéchèse,* dans *NRT 77* (1955) p. 897-923. Depuis lors Vatican II y est revenu dans *Dei Verbum.* Pour un exposé plus détaillé voir R. LATOURELLE, ***Théologie science du salut*** **(cité n. 1).**

cherche des réalisations sensationnelles et où l'ignorance du Christ est souvent si grande, c'est là *le service le plus important, mais aussi le plus difficile,* à rendre sans cesse aux hommes d'aujourd'hui. « Allez par le monde entier, proclamez l'Evangile à toute la création » (*Mc 16,* 15), en sachant bien que cet Evangile du Christ, qui proclame la vocation merveilleuse et le mystère le plus profond et le plus décisif de chacun et de tous les hommes, est et restera toujours « un signe en butte à la contradiction » (cf. *Lc 2,* 34 ; *12,* 51 et par. ; avec *Jn 3,* 19-21 et *15,* 18-25). Aux hommes d'aujourd'hui (plus encore qu'à ceux d'hier) il faut, au lieu des pauvres théories sur « la mort de Dieu », une théologie sérieuse, vivante et émerveillée de l'Amour de Dieu.

C'est la question, autrefois si discutée, des relations entre

6. *Théologie, prédication et catéchèse*

Cette question, théorique et pratique à la fois, doit être reconsidérée aujourd'hui. En résumé, voici ce qu'on peut constater :

a) Les protestants, aujourd'hui comme hier, en restent encore souvent à l'opposition entre la subjectivité de la foi et l'objectivité du témoignage apostolique. On la retrouve notamment chez J. A. T. Robinson (et ses nombreux épigones) qui exclut toute considération ontologique et ne cherche qu'une « connaissance existentielle de l'agir, de l'amour ».

b) Les catholiques, après le catéchisme néo-scolastique de Deharbe (et ses innombrables reproductions) et le mouvement psycho-pédagogique de Munich, en sont venus, en certains milieux, à distinguer une théologie « scientifique » (identifiée avec la « scolastique ») et une théologie « kérygmatique », dont l'objet formel serait le « bonum praedicabile », le Dieu en Jésus-Christ pour nous. Cette distinction (voire opposition) se retrouve encore aujourd'hui en certains groupes et instituts catéchétiques. Mais, en fait, elle est nettement dépassée, parce qu'inutile, dans une théologie chrétienne réaliste.

c) Quelques réflexions à ce sujet :

Comme réflexion sur la Parole de Dieu en Jésus-Christ, la théologie elle-même est toujours aussi une parole de jugement et de salut qui engage tout l'homme ; elle ne peut pas être une connaissance seulement théorique ou abstraite. Si elle se veut fidèle à son « objet », qui est la Parole de Dieu en Jésus-Christ pour notre salut, et être ainsi « scientifique » à sa manière propre, *la théologie chrétienne se doit d'être à la fois contemplative et kérygmatique.* Elle est « ce feu dévorant et béatifiant » que suscite la Parole de Dieu dans la contemplation reconnaissante en vue de la prédication pastorale.

Parce que la Parole de Dieu en Jésus-Christ s'adresse à nous en parole humaine d'abord et toujours pour notre salut, l'annonce de cette Parole de **Dieu aux hommes pour le salut du monde (dans la prédication et la catéchèse)**

est toujours première et tire de la parole apostolique elle-même sa source et son critère. En ce sens « le kérygme » est premier, comme déjà dans le Nouveau Testament. Mais parce que cette Parole de Dieu en Jésus-Christ est une véritable « révélation - communication » des mystères du Christ, de Dieu et des hommes à l'esprit et à la parole des hommes, elle suppose et exige toujours à nouveau la contemplation et l'étude de « tout ce que Dieu nous donne en Jésus-Christ », c'est-à-dire une théologie vraiment sérieuse, historique, critique, développée, organisée, et toujours ressourcée au témoignage apostolique lui-même. Ainsi, déjà dans le Nouveau Testament, le kérygme se développe dans la théologie de Paul et de Jean. Selon l'expression de H. Ott, « la dogmatique est la conscience de la prédication, et la prédication de son côté est la conscience de la dogmatique » [11].

d) Actuellement, ce qui manque surtout à la prédication et à la catéchèse, ce ne sont pas les procédés psycho-pédagogiques et les adaptations pastorales que l'on étudie et développe beaucoup, mais (à ce qu'il me semble) une formation théologique vraiment sérieuse et vivante. Tant de pasteurs et de catéchètes n'ont plus vraiment une Bonne Nouvelle à annoncer, des merveilles du Seigneur à admirer et à proclamer ; ils se contentent d'un moralisme psychologisant et superficiel, d'un humanisme plus ou moins « christianisé ». C'est là, sans doute, une des causes majeures de ce marasme si fréquent chez tant de prêtres et de catéchètes. Si nécessaires que soient aujourd'hui les adaptations des structures de vie et des modes d'activité

---

11. Voici quelques ouvrages pour étayer le résumé qui vient d'être présenté : V. Schurr, *Wie heute predigen ? Zum Problem der Verkündigung des Christlichen*, Stuttgart, 1949 (encore actuel) ; H. Schlier, *Verkündigung im Gottesdienst der Kirche*, Cologne, 1953 ; *Wort Gottes*, 2e éd., Wurzbourg, 1962 ; K. Rahner - V. Schurr, *Die Predigt...*, dans *Handbuch der Pastoraltheologie*, I, Herder, 1964, p. 220-265 ; H. Jacob, *Theologie der Predigt*, Essen, 1969 (dans la situation et la discussion actuelles) ; A. de Villamonte, *La teología kerygmática*, Barcelone, 1963 (vue d'ensemble actuelle et fort bonne) ; K. Barth, *Einführung in die evangelische Theologie* (cité n. 1) ; H. Ott, *Dogmatik und Verkündigung*, Berlin, 1961 ; D. Grasso, *L'annuncio della salvezza*, Naples, 1966 ; *La predicazione alla comunità cristiana*, Rome, 1969 ; A. Höfer, *Predigt und heutige Exegese*, Herder, 1968 ; W. Nastainczyk, *Das alte Credo in der Glaubensunterweisung heute*, Fribourg-en-Br., Seelsorge-Verlag, 1970 ; J. Audinet, *Katechese, Katechismus, Katechetik*, dans *Sacramentum Mundi*, II, 1969, col. 1054-1064, avec bibliographie ; E. Haensli, *Predigt, ibid.*, II, 1969, col. 1265-1272, avec bibliographie ; L. Scheffczyk, *Wort, Wort Gottes, ibid.*, IV, 1969, col. 1402-1413, avec bibliographie ; volume collectif *La catéchèse d'après le Concile* (Vatican II), Aix-la-Chapelle, PWG, 1968 ; J. Colomb, *Le service de l'Evangile*, 2 vol., Desclée et Cie, 1968 (excellente présentation d'ensemble, doctrinale et pédagogique) ; P. Grelot, *Exégèse, théologie, pastorale*, dans *NRT* 88 (1966) p. 3-13 et 132-148 (montre comment une vraie théologie implique toujours la triple fonction « Lectio, disputatio, praedicatio ») ; W. Kasper, *Renouveau de la méthode théologique*, Cerf, 1968 (décrit bien le « ressourcement » actuel et pastoral de la théologie) ; M. Lefebvre, *Vers une nouvelle problématique de la théologie pastorale*, dans *NRT* 93 (1971) p. 29-49. — Une réflexion particulièrement profonde, universelle et réaliste sur la relation intrinsèque entre la Parole de Dieu en Jésus-Christ, la médiation de l'Ecriture et de l'Eglise, la théologie et la prédication, est présentée dans *La Gloire et la Croix* (cité n. 1), I, p. 445-511.

pastorale, plus urgente et plus décisive encore est aujourd'hui chez les pasteurs et chez les catéchètes (et dans toute l'Eglise) le ressourcement de la foi des apôtres en Jésus-Christ Sauveur et Seigneur du monde. Or telle est la tâche première de la prédication et de la théologie chrétienne.

7. *La source de toute théologie et prédication chrétienne*

Réflexion organisée et annoncée de la Parole de Dieu en Jésus-Christ, la théologie et la prédication (et toute catéchèse) supposent une écoute toujours nouvelle de cette Parole vivante de Dieu pour le salut du monde. Cette écoute se fait dans l'Ecriture sainte, lue en Eglise, par le don de l'Esprit. Voici ce que cela signifie concrètement :

a) La théologie est biblique.

Il faut toujours et d'abord écouter la Parole de Dieu, résumée dans le Nouveau et l'Ancien Testament, à la lumière du Christ.

Vatican II le rappelle avec force : « La théologie sacrée s'appuie sur la Parole de Dieu écrite, inséparable de la sainte Tradition, comme sur un fondement permanent ; en elle aussi elle se fortifie, s'affermit et se rajeunit toujours, tandis qu'elle scrute, sous la lumière de la foi, toute la vérité qui se puise cachée dans le mystère du Christ... Que l'étude de la Sainte Ecriture soit donc pour la théologie comme son âme » (*DV*, 24). De fait, comme les PP. Chenu et Congar l'ont démontré par l'histoire, l'activité théologique véritable « a toujours été un effort pour pénétrer le sens et le contenu de l'Ecriture, qui est la Parole de Dieu »[12]. Il ne s'agit pas là de chercher, dans l'Ecriture, l'un ou l'autre texte pour « prouver des thèses doctrinales » préfabriquées, comme cela se pratiquait longtemps en certains manuels et traités. C'est là une méthode théologique à contresens. On subordonne le donné biblique à la construction logique. Ce n'est pas sans raison que, lors du Concile, on a reproché à certains théologiens (ou traités de théologie) catholiques, comme jadis Jésus le fit aux Sadducéens, « d'ignorer l'Ecriture et la puissance de Dieu » (*Mc 12*, 24). Pour approfondir et étudier les mystères particuliers de la Révélation divine, il est essentiel à la théologie systématique, théorique et pratique, d'écouter toujours à nouveau la Parole de Dieu pour elle-même et par elle-même, c'est-à-dire de

---

12. Y. M. Congar, art. *Théologie*, dans *DTC* (Vacant), 15, col. 354. — Pour une vue concrète et détaillée, on se référera aux études spécialisées de M. D. Chenu, *La théologie comme science au XIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1943 ; *La théologie comme science au XIIe siècle, ibid.*, 1957 ; *Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin*, Montréal-Paris, 1950. Ou à l'ouvrage monumental de H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, 4 vol., Aubier-Montaigne, 1959-1964 (véritable introduction à la méthode théologico-scripturaire : « Les quatre sens de l'Ecriture »). Ou encore à la grande fresque historico-théologique de H. U. von Balthasar, *Herrlichkeit* (cité n. 1), II : *Fächer der Stile*. — Pour l'ensemble de cette tradition, cf. L. Bouyer, *Du Protestantisme à l'Eglise*, Cerf, 1954 ; *L'Eglise de Dieu : Corps du Christ et Temple de l'Esprit, ibid.*, 1971 (vue d'ensemble riche, variée, suggestive et vivante) ; Hugues de Saint-Victor résumait bien : « Cathedra doctoris sacra Scriptura est » : *Miscellanea*, I, 75 ; *PL* 177, col. 510.

faire une sérieuse « théologie biblique » [13]. *C'est par le ressourcement biblique* continuel que la théologie reste vivante et vivifiante. « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie », déclare le Seigneur (*Jn 6*, 63).

b) La théologie est ecclésiale.

Mais c'est dans et avec l'Eglise, c'est-à-dire « la communauté de ceux qui écoutent la Parole de Dieu en Jésus-Christ », que nous lisons l'Ecriture Sainte.

C'est une illusion (aujourd'hui très répandue, il est vrai) de trouver et d'écouter la Parole de Dieu dans l'Ecriture « en abandonnant toute référence à l'institution ecclésiastique » et d'estimer que « tout recours à des solutions externes à cette vie (des petits groupes) peut être considérée comme une solution de magie » [14]. N'est-ce pas ici que se vérifie *He 4, 2* : « Mais la parole qu'ils

---

13. A ce sujet la *Formgeschichte* a rendu de grands services ; voir un excellent résumé du sens d'une « théologie biblique » par H. SCHLIER, *Essais sur le Nouveau Testament*, Cerf, 1968, surtout ch. I-III, p. 11-74. Cf. R. SCHNACKENBURG, *Présent et futur, aspects actuels de la théologie du Nouveau Testament, ibid.*, 1969 ; et le résumé vigoureux de A. VÖGTLE, *Révélation et histoire dans le Nouveau Testament*, dans *Concilium* 21 (1967) p. 39-48.

14. Ces affirmations se trouvent textuellement dans un cours manuscrit de Th. MAERTENS, *Les petits groupes et leur liturgie*, Québec, Institut de catéchèse, 1970, p. 45 et 53 ; cf. *Liturgie, sentiment religieux et foi*, dans *Liturgie et vie chrétienne* 73 (juillet-sept. 1970) p. 249. Si je cite ici ces propos, ce n'est certes pas à cause de l'auteur qui les reprend, mais parce qu'ils expriment une mentalité assez répandue en de nombreux petits groupes, surtout de « l'Eglise souterraine ». On peut en trouver des témoignages dans des publications fort diverses, p.ex. J. KAVANAUGH, *Non à la vieille Eglise*, trad. de l'américain, Paris, Grasset, 1968 ; J. MARNY, *L'Eglise contestée : jeunes chrétiens révolutionnaires*, Paris, Centurion, 1968 ; R. DAVEZIES, *Mai 68, la rue dans l'Eglise*, Témoignages, Paris, Epi, 1968 ; William H. DUBAY, *L'Eglise des hommes*, trad. de l'américain, Grasset, 1968 ; R. SERROU, *Dieu n'est pas conservateur*, Etudes et documents, Paris, R. Laffont, 1968 ; le recueil *Eglise souterraine*, documents publiés par IDOC, Gembloux, Duculot, 1970. — Ou encore dans le groupement *Concertation*, qui se présente comme « confédération informelle » de petites communautés qui font référence à « Jésus le Nazaréen » et dont peuvent faire partie chrétiens et non-chrétiens ; documentation : 25, quai de Bondy, F-69 Lyon, 1970. A une rencontre nationale de *Témoignage chrétien* à Bourges, les 24-25 octobre 1970, ces communautés « informelles » étaient invitées à formuler leur « credo ». — Je ne suis pas qualifié pour analyser ce problème actuel des « petits groupes » dans la diversité de leurs manifestations. Je relève seulement ici *quelques incidences théologiques* :

1. Ces petits groupes ou communautés de base jouent certainement dans le renouveau actuel de l'Eglise le rôle important d'actualiser la communauté des croyants en tel groupe ou milieu déterminé, d'inventer un langage humainement accessible et qui soit à la fois fidèle au Christ et à leur propre expérience de vie.

2. Si, dans cette recherche d'une foi plus vivante et d'une communion de charité plus concrète, ils contestent des structures et des attitudes de l'Eglise-institution qui défigurent l'Eglise du Christ ou la rendent inaccessible aux hommes d'aujourd'hui, ils s'insèrent dans le grand mouvement de réforme et *de renouveau qui, dès les origines de l'Eglise et surtout par les saints, a toujours* marqué le mouvement de l'Eglise à travers les cultures et les siècles.

3. Mais aucun des scandales ecclésiastiques (défaillances, retards et même crimes de certains hommes d'Eglise ; et le poids de l'histoire est lourd — Vatican II n'a-t-il pas formulé assez d'aveux, dans *Lumen Gentium*, 8, et en

avaient entendue ne leur servit de rien, parce qu'ils ne restèrent pas en communion par la foi avec ceux qui (déjà) l'écoutèrent »? C'est dans la communauté apostolique, qui l'a d'abord entendue, puis consignée dans les textes bibliques, et qui est chargée de « proclamer l'Evangile à toute la création » (*Mc 16,* 15, cf. *Mc 13,* 10 ; *Lc 24,* 47 ; *Mt 28,* 19 ; *Jn 20,* 21), que nous pouvons, nous aussi, espérer entendre cette Parole vivante de Dieu et en saisir le sens pour notre vie aujourd'hui [15]. Il est significatif qu'un théologien aussi indépendant que Karl Barth ait intitulé, intentionnellement, son œuvre monumentale de théologie dogmatique (quelque 9000 pages publiées entre 1932 et 1956) *Kirchliche Dogmatik* (= dogmatique ecclésiale ou de l'Eglise) [16].

Ce qui est vrai de la foi des chrétiens et de toute leur vie l'est aussi de l'effort des théologiens et des catéchètes : cet effort se situe tout entier « à l'intérieur de l'Eglise, dans la foi de l'Eglise » (selon des formules traditionnelles, mais pleines de sens). « Si cette hypothèse n'est pas observée (remarque le théologien protestant R. Mehl), nous ne nous trouvons plus en présence d'une théologie, mais d'une philosophie religieuse, qui n'a plus pour l'Eglise qu'un intérêt indirect et accessoire » [17].

Cet aspect ecclésial vaut surtout pour une *théologie qui se veut catholique,* c'est-à-dire (selon l'histoire et le sens de cette expression) qui vise à l'unité et à l'universalité de la foi et de l'Eglise, au-delà de toutes les églises particulières, au-delà de toutes les entraves d'un temps et d'un pays, et donc au-delà de toutes les limites d'une théo-

---

maints autres endroits ?) n'autorise la critique et moins encore l'évacuation et la négation de l'Eglise-institution apostolique comme telle. L'institution fait partie de l'être de l'homme dans le monde. Et l'Eglise-institution apostolique fait partie du réalisme de notre foi chrétienne parce qu'elle résulte du mystère même de l'Incarnation pascale du Fils de Dieu dans notre monde d'hommes. Déjà selon le Nouveau Testament il y a certaines structures sociales essentielles à l'Eglise du Christ. Voir entre autres R. SCHNACKENBURG, *L'Eglise dans le Nouveau Testament,* trad. de l'allemand, Cerf, 1964, avec une bibliographie plus spécialisée.

15. De cet aspect ecclésial de notre foi chrétienne on trouve un résumé dense et vigoureux dans H. DE LUBAC, *La Foi chrétienne* (cité n. 9), ch. V, VI et X. Voir aussi Cl. DILLENSCHNEIDER, *Le Dynamisme de notre foi,* Paris-Colmar, Alsatia, 1968, ch. XIII.

16. Cf. K. BARTH, *Kirchliche Dogmatik,* dans toute son ampleur, EVZ, 1932-1956 ; trad. *Dogmatique,* Genève, Labor et Fides. Lui-même insiste sur ce caractère ecclésial de la foi et de la théologie dans *Einführung in die evangelische Theologie* (cité n. 1), p. 21-68. Il a fait sienne la déclaration de Calvin, *L'Institution chrétienne,* IV, 1, n. 10 : « Quiconque se sépare de l'Eglise renie Dieu et le Christ » ; s'il prétend demeurer chrétien pour son propre compte, il devient en fait « un transfuge et un déserteur ». Cf. sa *Dogmatique,* IV, 1, 1967, p. 51 ; D. BONHOEFFER, *Gesammelte Schriften,* II, p. 238, cité par R. MARLÉ, *Dietrich Bonhoeffer,* Paris-Tournai, Casterman, 1967, p. 65.

17. R. MEHL, *La théologie protestante,* Paris, PUF, 1966, p. 33. — A ce sujet il faut encore rappeler les considérations profondes et réalistes de H. DE LUBAC, *Méditation sur l'Eglise,* Aubier-Montaigne, 1953 ; *Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Ecriture d'après Origène, ibid.,* 1950. — K. RAHNER remarquait naguère dans *Au service de la Parole de Dieu,* Duculot, 1968, p. 420-422 : « Le pluralisme inévitable en théologie ne peut ni ne doit faire disparaître dans l'Eglise l'unité du symbole de foi, même dans son expression verbale... La vision personnelle de la foi... doit toujours être insérée dans cette confession de foi ecclésiastique et adopter avec sincérité cette confession antique ».

logie particulière ; une théologie qui vise, en communion « avec tous les saints », à cette « intelligence qui leur fera pénétrer le mystère de Dieu : le Christ, en qui se trouvent, cachés, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (*Col 2,* 2-3 ; cf. *1,* 25-29 ; avec *1,* 12-20). Loin d'être une entrave à nos recherches, la catholicité (bien comprise) de notre théologie (et de notre catéchèse) nous pousse à une ouverture toujours plus grande, plus universelle, sur des aspects différents et complémentaires de ceux que nous avons déjà perçus nous-mêmes, mais qui nous sont signifiés dans la foi de toute l'Eglise, laquelle continue de marcher dans la foi, « fixant nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus... » (*He 12,* 1-2).

c) La théologie se fait dans la foi.

Réflexion sur la Parole de Dieu en Jésus-Christ pour le salut du monde, la théologie véritable suppose en celui qui s'y applique la foi — non pas seulement « la foi » dans un sens humain, psycho-sociologique — mais la foi-relation personnelle de confiance et d'abandon au Christ, cette foi qui est admiration et prière en face de ce Dieu qui nous interpelle en Jésus-Christ.

La théologie, en effet, comme la foi chrétienne elle-même, ne se termine pas à des énoncés, à des concepts et à des formules (si « orthodoxes » qu'elles soient) ; elle vise toujours la réalité signifiée qui est le mystère de Dieu-Amour pour nous, le mystère de ce Dieu vivant et saint, de ce Dieu Sauveur et Juge qui se donne à nous en Jésus-Christ[18]. Pour des indifférents ou des incroyants (des non-chrétiens) la théologie peut présenter un objet et peut-être susciter un certain intérêt d'information. Mais aussi longtemps que l'on reste incroyant ou seulement indifférent, on ne peut percevoir qu'un « cadavre de théologie », ou encore les vestiges historiques et littéraires d'une lettre que l'Esprit n'anime plus ou pas encore. La dissection d'un cadavre peut être utile à la science et à la pratique d'un chirurgien ; mais il est impossible de se faire une idée réelle d'un homme, en le considérant et en le disséquant à l'état de cadavre.

En vertu même de l'objet propre, *il n'y a donc pas de théologie neutre,* qui serait simple information à la manière des sciences humaines de la religion. La réflexion sur la Parole de Dieu en Jésus-Christ, c'est-à-dire la parole humaine en dialogue et dis-

18. Le rôle indispensable et immanent de la foi chrétienne comme source et lumière de la théologie a toujours été reconnu et « pratiqué » par les grands théologiens : « Fides quaerens intellectum ». Voir entre autres Y. M. CONGAR, *La foi et la théologie,* Casterman, 1962 ; R. LATOURELLE, *Théologie de la Révélation* (cité n. 3) ; J. BEUMER, *Theologie als Glaubenswissenschaft,* Wurzbourg, 1953 ; K. BARTH, *Einführung in die evangelische Theologie* (cité n. 1) ; H. U. VON BALTHASAR, *Verbum Caro* (cité n. 1). — H. DE LUBAC le montre d'une manière très concrète dans son ouvrage riche et dense *La Foi chrétienne* (cité n. 9).

cussion avec la Parole divine faite homme, est toujours une mise en demeure, ou une « mise en route » soit vers la foi-conversion au Seigneur (dont on étudie le mystère révélé), soit vers l'acte d'incroyance et de refus, c'est-à-dire vers le rejet de cette Parole absolue de Dieu qui s'exprime en Jésus-Christ.

A ce sujet l'Evangile de Jean (le plus théologique) est significatif : les entretiens de Jésus avec la Samaritaine, avec la femme adultère, avec l'aveuglé-né, avec les sœurs de Lazare, avec les disciples, sont toujours déjà parole salvifique du Fils de Dieu fait homme et mouvement commencé d'interrogation et de conversion des partenaires humains vers la totale adoration du Christ ; d'autre part les discussions de Jésus avec les Juifs sont aussi parole et offre de salut par le Fils de Dieu fait homme, mais toujours déjà commencement et souvent éclatement du refus de la Lumière par les partenaires humains, allant jusqu'à la rupture, au rejet par les hommes de cette Parole divine et humaine du Christ. Les « adversaires de Jésus » exercent déjà cette « philologie agressive, ce rappel des Ecritures » qui prétend se suffire à elle-même ; c'est déjà « un massacre de la Parole de Dieu faite homme » qui finira par le massacre de la Croix. Si donc la théologie est bien faite, si elle essaie de rester fidèle à la Parole de Dieu en Jésus-Christ, elle provoquera spontanément soit la conversion de foi, soit le refus de l'incrédulité.

Malheureusement, il faut bien le constater, cette *condition essentielle d'une théologie véritable semble trop oubliée ou négligée* par de nombreux « théologiens » (ou professeurs de théologie) aujourd'hui. Ou bien ils se perdent dans des spéculations abstraites, trop coupées de la Parole de Dieu (cf. cette « idolâtrie du concept », déjà dénoncée par Grégoire de Nazianze, et si souvent pratiquée dans une scolastique décadente), ou bien, à l'inverse et en réaction, ils proclament « la mort de Dieu » et, au nom d'une foi devenue enfin adulte, se réclament d'un « athéisme chrétien » (comme certains théoriciens de la mort de Dieu et leurs épigones). Ou encore ils réduisent la foi à une foi seulement humaine selon les grilles d'interprétation d'un Jung, d'un Freud ou d'un Marx [19].

Si elle se veut réaliste et vivante, la théologie vit *et* de l'adoration reconnaissante de Jésus-Christ en qui le cœur de Dieu s'ouvre à nous et au monde (cf. *Rm 8* ; *Jn 1* ; *Col 1* ; *Ep 1-2* ; etc.) *et* de cette « obéissance de la foi » qui s'abandonne et se confie à cet

---

19. Concernant les théoriciens de « la mort de Dieu » ou de la « théologie radicale », on peut prendre une vue d'ensemble dans J. BISHOP, *Les théologiens de la mort de Dieu*, Cerf, 1968 ; Th. W. OGLETREE, *La controverse sur la mort de Dieu*, trad. de l'anglais, Casterman, 1968 ; et notamment dans J. SPERNA WEILAND, *La nouvelle théologie*, Desclée De Brouwer, 1969. Quant à l'utilisation « catéchétique et liturgique », on peut relire, entre autres publications analogues, dans *Frères du monde*, n. 64 (1970) : *La foi force historique* ; ou *Liturgie, sentiment religieux et foi*, dans *Liturgie et vie chrétienne*, n. 73 (sept. 1970) p. 221-223. — Voir les réactions salutaires et nécessaires dans J. LACROIX, *La crise intellectuelle du catholicisme français*, Paris, Fayard, 1970 ; H. DE LUBAC, *L'Eglise dans la crise actuelle*, Cerf, 1969 ; et d'une manière plus générale J. DANIÉLOU, *La crise de l'intelligence*, dans *Seminarium* (1970) p. 302-313. — Dans la coll. Présence et Pensée, Aubier, voir M. CORVEZ, *Dieu est-il mort ?*, 1970 ; R. VANCOURT, *La crise du christianisme contemporain*, 1965 ; L. BOUYER, *La décomposition du catholicisme*.

amour de Dieu pour nous manifesté en Jésus-Christ (cf. *Rm 1,* 5 ; *16,* 26 ; *2 Co 10,* 4-6). C'est dire que

d) La théologie se fait dans l'Esprit Saint.

C'est un fait que le Nouveau Testament atteste une explicitation progressive de l'histoire de Jésus et que la théologie présente une pénétration et une formulation progressives de ce mystère du Christ, qui fait tout l'objet de notre foi.

De là cette question décisive d'herméneutique scripturaire et théologique : « Qui garantit la justesse, qui fonde la vérité de cette explication de la révélation du Christ ? » — et donc de la théologie qui essaie d'y correspondre ? Le Nouveau Testament répond : « C'est par le Saint-Esprit lui-même que le Christ glorifié est présent, agissant et reconnu par l'Eglise et les croyants » (cf. *1 Co 2,* 10-16 ; *7,* 40 ; *12,* 3-11 ; *2 Co 3,* 17-18 ; *Lc 24,* 48 ; *Ac 1,* 4 ; *2,* 33 ; *Jn 7,* 39 ; *14,* 15-17 et 26 ; *16,* 7-15 ; *20,* 21-23 ; etc.).

Le rôle personnel de l'Esprit Saint est donc fontal et normatif pour toute théologie véritable, comme il l'est pour la foi chrétienne elle-même : c'est cet « Esprit de vérité qui nous conduit vers la vérité tout entière, qui glorifie le Christ en nous, qui nous introduit dans le mystère du Christ » ; etc. (cf. *Jn 16,* 13-16). De fait, selon Paul, c'est « l'Esprit de Dieu » qui procède du Christ, qui « remplit tout » dans l'Eglise, qui confère à « la figure » sa vitalité intérieure (*2 Tm 3,* 5), qui confère à l'Evangile « la puissance propre » manifestée dans le croyant parvenu à la justification (*Rm 1,* 17) et dans la prédication apostolique, où la force de Dieu se déploie par contraste avec la faiblesse humaine de l'apôtre (*Rm 15,* 19 ; avec *2 Co 4,* 7 - *5,* 5 ; *12,* 9-10) ; c'est Lui qui fonde et développe la foi et l'amour du Christ dans le cœur des chrétiens (*Ep 3,* 16-19). Selon Jean, c'est l'Esprit Saint qui atteste pratiquement, c'est-à-dire par des actions concrètes et signifiantes, « l'exégèse » (l'explication) que le Fils de Dieu fait homme donne de Dieu le Père et de l'universalité salvifique de son propre mystère (cf. *Jn 1,* 18 avec 32-34 ; *3,* 34 ; *7,* 37-39 ; *14,* 16-26 ; *16,* 13-15 ; 20-22). C'est l'onction de l'Esprit qui « instruit de tout » (*1 Jn 2,* 20-28).

En d'autres termes : c'est l'Esprit Saint qui fait saisir aux croyants (et donc aux théologiens) tout à la fois l'humanité véritable et la filiation divine de Jésus crucifié et glorifié, l'unicité fontale et le déploiement universel du mystère du Christ, son intimité humaine si merveilleuse et son ouverture trinitaire toujours plus grande... Et par là même cet Esprit Saint, qui est l'Esprit du Père et du Christ, suscite dans les saints, comme déjà dans les témoins apostoliques eux-mêmes, ce ravissement d'amour, cette admiration reconnaissante, cet « enthousiasme » au sens chrétien et théologique du terme, qui caractérise tout le Nouveau Testament et qui devrait animer toute théologie véritablement chrétienne.

Certes, ce rôle décisif de l'Esprit Saint, dans la foi et dans la théologie (et la catéchèse), est difficile à saisir et à décrire, précisément parce qu'il est tellement profond, intime et universel. Mais il faut bien constater que, en **pratique, *ce mystère de l'Esprit Saint est trop souvent ignoré par les philologues,***

par les historiens des dogmes, **par les philosophes des religions comparées et,** malheureusement aussi, *par beaucoup de théologiens* qui se disent pourtant chrétiens ; ou, sous prétexte qu'il s'agit de « science », il est « mis provisoirement en parenthèse ». N'est-ce pas là une des grandes déficiences d'une certaine théologie qui se dit « post-conciliaire et ouverte au monde » (et déjà de tant de manuels et traités de théologie d'autrefois) ? Ce ne sont pas des manuels et des traités théologiques arides, même s'ils sont pleins de vérités réelles, et moins encore des enquêtes socio-psychologiques analysant la réalité humaine actuelle, qui vont exprimer et annoncer la Joyeuse Nouvelle du Christ au monde et la rendre plausible pour les hommes. Ce sont les saints qui ont été saisis par l'Esprit Saint du Christ. Voilà « l'apologétique » que Jésus lui-même a annoncée et que la théologie doit viser à susciter. C'est pourquoi, à l'encontre d'une théologie protestante souvent chagrine et pessimiste, à l'encontre aussi d'une théologie catholique souvent encore trop « scolasticisée », c'est-à-dire aujourd'hui trop raisonnable, trop raisonneuse, trop analytique ou bien encore si pauvrement affadie et humanisée, il nous faut retrouver en théologie (et en catéchèse) *ce ravissement d'amour, cette admiration des merveilles du Seigneur pour nous et pour le monde,* qui sont toujours à la source d'une vraie foi chrétienne et demeurent donc décisives pour toute théologie réaliste. Même dans et à travers des recherches très spécialisées (et elles sont indispensables), si elles sont faites dans une perspective vraiment théologique, mais surtout dans les traités d'ensemble, il faut que se dégage toujours à nouveau ce sentiment d'admiration qui est celui de la Pentecôte : « Nous les entendons dans notre langue annoncer les grandes œuvres de Dieu » (*Ac 2,* 11).

Et comme cet Esprit Saint du Christ est promis à tous ceux qui le demandent (cf. *Lc 11,* 13), on voit aussitôt qu'une théologie (et une catéchèse) implique *une prière sincère et continuelle.* Plus encore que les chrétiens de Colosses à qui s'adresse l'apôtre, les professeurs et étudiants en théologie se doivent « d'être assidus, vigilants dans la prière, dans l'action de grâces » (*Col 4,* 2 ; cf. *Ep 6,* 18-20 ; *Rm 12,* 12 ; *15,* 30 ; *16,* 25 ; *1 Th 5,* 6) [20].

---

20. Concernant le mystère de l'Esprit Saint dans le Christ et l'Eglise, on peut lire H. MÜHLEN, *L'Esprit dans l'Eglise,* trad. de l'allemand, 2 vol., Cerf, 1969 (le meilleur ouvrage actuel) ; H. CAZELLES, P. EVDOKIMOV, A. GREINER, *Le mystère de l'Esprit Saint,* Tours, Mame, 1968 ; le volume collectif *Ecclesia a Spiritu Sancto edocta* (Lumen Gentium 53), Mélanges théologiques offerts à Mgr G. Philips, Duculot, 1970 ; I. DE LA POTTERIE - St. LYONNET, *La vie selon l'Esprit. Condition du chrétien,* Cerf, 1965 ; B. WELTE, *L'Esprit, vie des chrétiens,* Paris, Orante, 1959 ; J. MOUROUX, *L'Expérience chrétienne,* Aubier-Montaigne, 1954 (encore de grande valeur) ; H. U. VON BALTHASAR, *Spiritus Creator. Skizzen zur Theologie,* II, 1960. — Une « esquisse » de ce rôle de l'Esprit Saint dans mon article *Toute la catéchèse dans la lumière de l'Esprit Saint,* dans *Lumen Vitae* 17 (1962) p. 699-718.

Concernant le mystère de la prière et son rôle dans le mystère du Christ, de l'Eglise et des chrétiens, on peut voir mon étude *Notre prière de demande dans le mystère du Christ, ibid.* 28 (1968) p. 259-319, avec la bibliographie. — D'une manière particulière je renvoie au volume (cité n. 9) *La Prière contemplative* (particulièrement suggestif pour le théologien ; selon H. DE LUBAC, « un exposé d'ensemble du mystère chrétien, tel qu'il n'en existe pas de plus substantiel »). Egalement de H. U. VON BALTHASAR, *Therese von Lisieux,* Cologne, Hegner-Bücherei, 1950 ; *Elisabeth von Dijon und ihre geistliche Sendung, ibid.,* 1952 ; trad. Seuil, 1959. Cf. W. MARCHEL, *Abba, Père ! La*

Je termine ce paragraphe par une remarque qui me semble découler de la Parole de Dieu elle-même et résumer un peu ce que j'ai essayé de dire de l'originalité propre de la théologie. Dans la Parole de Dieu manifestée en Jésus-Christ on ne peut pas séparer la forme historique de l'Incarnation du mystère pascal-universel et actuel du Christ pour nous. De même, dans une véritable connaissance du Christ par la théologie (et la catéchèse), on ne peut pas séparer le savoir théorique (souvent très spécialisé) de la joie profonde de la foi et de l'amour du Christ. C'est pourquoi, à la suite de Grégoire de Nazianze, de Maxime le Confesseur, de saint Anselme, de Scheeben et de tant d'autres, K. Barth appelle la théologie « la plus belle des sciences » [21].

(à suivre)

Québec 10 (Canada)
Université Laval
Cité universitaire

Paul HITZ
Professeur à la
Faculté de théologie

---

prière du Christ et des chrétiens, nouv. éd., coll. *Analecta biblica* 19 A, Rome, 1971 ; et dans un sens pratique les brochures de H. ASMUSSEN, *Le combat de la prière,* Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1952, surtout I, 9 : *La prière et l'enseignement* (pour notre propos) ; D. BONHOEFFER, *Bible, ma prière,* DDB, 1968 ; *Ethique,* Labor et Fides, éd. inachevée. Voir aussi J. LECLERCQ, *Théologie et prière,* dans *Chances de la spiritualité occidentale,* Cerf, 1966, p. 179-224.

21. Dans ses cours et ses conversations K. Barth revenait souvent sur cet aspect, en se référant d'ailleurs à saint Anselme. Si la théologie est déclarée « la plus belle des sciences », c'est en vertu de son contenu, qui est la révélation de « la gloire de l'amour » de Dieu pour nous en Jésus-Christ. Dans cette révélation de Dieu en Jésus-Christ on ne peut pas séparer « la forme » du fond, c'est-à-dire « son éclat ou sa beauté » de la réalité et vérité du mystère qui s'y manifeste. Cf. *Kirchliche Dogmatik* (cité n. 16), II, 1, surtout p. 737-750. — Depuis quelques années, on relève quelques essais tentés pour ressaisir cette dimension essentielle à la contemplation théologique ; voir entre autres J. MONCHANIN, *De l'esthétique à la mystique* (avec une préface importante de Pierre EMMANUEL, *La loi de l'Exode*), Casterman, 1967 ; J. P. MANIGNE, *Pour une poétique de la foi. Essai sur le mystère symbolique,* Cerf, 1969 (à mon sens, reste cependant assez faible sur certains points). D'une importance majeure et sans doute décisive pour l'avenir de la théologie est à cet égard la grande entreprise de H. U. VON BALTHASAR, *Herrlichkeit* (cité n. 1). Un résumé substantiel en est fourni dans *L'Amour seul est digne de foi* (cité n. 2).